

Compte-rendu, opéra. Essen, Opéra, le 24 février 2018. Marschner : Hans Heiling. Beermann / Baesler.



Compte-rendu, opéra.
Essen, Opéra, le 24
février 2018. Marschner
: Hans Heiling.
Beermann / Baesler.
Encore donnés
épisodiquement de nos
jours en Allemagne, les
principaux ouvrages
d'**Heinrich Marschner**
(1795-1861) peinent à
franchir les

frontières, et ce malgré des qualités musicales qui leur valurent l'admiration de Wagner. Ce fut notamment le cas des deux plus grands succès rencontrés par le compositeur, **Le Vampire (1828)** et surtout **Hans Heiling (1832)** : on se réjouit aujourd'hui de pouvoir entendre ce dernier sur la scène de l'Opéra d'Essen. On comprend très vite, à la découverte de cette musique fluide, dans le style de Schubert et Weber, tout l'intérêt que Wagner pût y trouver : une déclamation lyrique continue, sans numéro de virtuosité à l'italienne, avec une prédominance du parlé-chanté mélodieux. C'est là une expérience de pouvoir comparer sa musique avec celle de son contemporain Auber, une journée seulement après avoir entendu [Le Domino noir \(1837\) donné à Liège](#). Face au scintillement et à l'élégance mélodique du Français, Marschner répond par une orchestration plus robuste dans la lignée de Beethoven, plus rythmique aussi, avec quelques échos à Haydn dans l'écriture

pour les chœurs.

L'histoire, quant à elle, dut séduire ses contemporains par l'incursion du merveilleux et de la magie : **Hans Heiling**, le fils de la Reine des Gnomes (ou des esprits de la terre selon les traductions), choisit en effet de quitter son royaume pour rejoindre la ravissante Anna. Ignorant tout de sa condition, celle-ci se voit d'abord charmée, avant de retourner dans les bras de son ancien amant, Konrad. On a là en réalité un livret qui tourne autour du traditionnel trio amoureux, même si les interventions de la Reine (qui n'est pas sans rappeler son équivalent mozartien de La Flûte enchantée) apportent une électricité et une fureur... bienvenues.

A ESSEN, une histoire de la Ruhr

La mise en scène d'Andreas Baesler a la bonne idée de transposer l'action au milieu du XXème siècle, faisant écho à l'histoire industrielle de la ville d'Essen. Cet ouvrage est en effet présenté dans le cadre du festival HeimArt dont le nom évoque la mère patrie (« Heimat ») sous forme de jeu de mot. A cet effet, on conseillera vivement la découverte de la formidable série télévisée éponyme (TF1 vidéos) qui relate le destin de paysans rhénans sur plusieurs décennies. A Essen, c'est davantage la grande industrie qui a marqué le territoire de cette ville de la Ruhr, tout particulièrement le pouvoir considérable de l'entreprise d'armement Krupp. La villa somptueuse de son dirigeant emblématique, Alfred Krupp

(1812-1887), située au nord de la ville, a été épargnée par les bombardements des années 1940 : c'est là qu'**Andreas Baesler** situe l'action de l'ouvrage en début d'opéra dans une scénographie épurée, faisant du Gnome et de sa mère, ses descendants.

Dès lors, on assiste à une représentation de la lutte des classes avec les sujets de la Reine transformés en ouvriers extracteurs de minerais, avant que des images vidéos poignantes ne viennent ensuite signifier la chute d'Hans Heiling : la destruction de l'usine comme symbole de l'avènement du tertiaire, aujourd'hui dominant dans la Ruhr. D'autres clins d'œil viennent plus tard rappeler le contexte local (une fanfare entonne un hymne local bien connu), faisant de ce spectacle une réussite autant visuelle que pertinente dans sa transposition, sans parler du soin particulier apporté aux nombreux déplacements du chœur.

Malgré tout, quelques huées se font entendre au moment des saluts à l'adresse de la production : les mauvais coucheurs ont peut-être ainsi voulu signifier qu'ils en avaient assez d'être sans cesse ramenés à « ce passé qui ne passe pas » (pour citer Bourdieu). Quoiqu'il en soit, on conseillera vivement cette production, d'autant plus qu'elle bénéficie d'un plateau vocal à la hauteur de l'événement. **Heiko Trinsinger** s'impose dans le rôle-titre par ses phrasés admirables de précision comme d'intention. Servi par une puissance d'émission à l'impact physique certain, il n'est pas pour rien dans la réussite de la soirée. A ses côtés, **Jessica Muirhead** (Anna) ravit dans chacune de ses interventions par la souplesse de sa ligne de chant et la beauté de son timbre. Seul l'aigu perd quelque peu en substance, mais ça n'est là qu'un détail à ce niveau. **Rebecca Teem** (La Reine) se montre plus en retrait, idéale de noirceur quand les graves sont bien posés, plus décevante dès lors que le chant impose davantage de technique. **Jeffrey Dowd** (Konrad) met du temps à se chauffer autour d'une émission trop étroite et d'un timbre un peu fatigué. Il se rattrape quelque peu par la suite mais reste en

deçà de ses partenaires.

On citera enfin la direction admirable de **Frank Beermann**, très attentif à la conduite d'ensemble du discours musical, sans jamais couvrir ses chanteurs. De quoi rendre hommage à la musique inspirée d'Heinrich Marschner.

Compte-rendu, opéra. Essen, Opéra d'Essen, le 24 février 2018. Marschner : Hans Heiling. Heiko Trinsinger (Hans Heiling), Rebecca Teem (La Reine des esprits de la Terre), Jessica Muirhead (Anna), Jeffrey Dowd (Konrad), Bettina Ranch (Gertrud), Karel Martin Ludvik (Stephan). Orchestre et chœur de l'Opéra, Frank Beermann, direction musicale, / mise en scène, Andreas Baesler. A l'affiche de l'Opéra d'Essen jusqu'au 22 juin 2018.

Festival Musique & Mémoire 2018 : les 25 ans

Festival MUSIQUE & MEMOIRE 2018 : Les 25 ans : 13-29 juillet 2018.

Sidérante ! La programmation du prochain festival Musique et Mémoire, fleuron des festivals de musique baroque dans les Vosges du sud, est tout simplement incontournable en promettant plusieurs événements. **Du 13 au 29 juillet, soit tout au long des 3 derniers week ends de juillet 2018**, le fonctionnement du festival laboratoire, – élu le plus intéressant des festivals du grand Est français par la Rédaction de classiquenews, confirme en 2018, un champs de recherche et d'accomplissement défendu depuis ses débuts.

« Né d'un rêve au coeur du plateau majestueux des Mille Etangs, espace naturel incontournable des Vosges du Sud, le festival Musique et Mémoire a su se forger une identité artistique originale et sans cesse en mouvement », on ne saurait dire mieux la singularité d'un cycle de concerts et d'événements musicaux idéalement inscrit dans son territoire.

La constance aux artistes devenus « associés », le goût du risque, des effectifs vocaux et instrumentaux nouveaux, le souci du défrichage et des auteurs méconnus (on l'a vu en [2016 pour la célébration des 400 ans du génie de Froberger](#)), le sens critique appliqué dans les options interprétatives... réinventent aujourd'hui l'idée même d'un festival d'été. Équilibrée, audacieuse, exigeante, la ligne artistique pilotée par le directeur fondateur **Fabrice Creux** représente haut et fort ce que doit être un festival de musique aujourd'hui : proche des festivaliers, riche, rythmé mais à échelle humaine (ce qui manque à tant de festivals estivaux devenus de trop grosses machines), sachant allier surprise et relecture des piliers du répertoire. A n'en pas douter, la nouvelle édition



2018 satisfait tous ces critères.



L'an dernier, – [24^e édition, les festivaliers, entre autres, redécouvraient l'écriture et les mondes de Jean-Sébastien Bach grâce au geste de l'ensemble Alia Mens \(Olivier Spilmont, direction\)](#), dont le remarquable cd édité chez Paraty, faisait la pertinence et l'acuité sensible de la réalisation musicale – [La cité céleste / CLIC de CLASSIQUENEWS 2017](#)).

Cet été, continuité de la redécouverte d'un Bach inspiré voire sublime avec un autre ensemble prometteur dans ce répertoire : VOX LUMINIS. Mais auparavant en ouverture d'une édition mémorable, ce sont [LES TIMBRES, jeune collectif aux talents multiples](#), admirables, qui poursuivent leur résidence à Musique et Mémoire (5^e année d'une très riche coopération), osant même cette année aborder l'opéra – domaine familial car

ils avaient déjà [en 2014, réussi un Lully exceptionnel \(une Proserpine très peu connue et jouée, de surcroît dans une version historique inédite](#) de 1682).

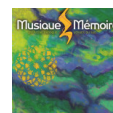
L'enchantement est bel et bien enraciné au cœur des Vosges saônoises, grâce au discernement et au goût du directeur Fabrice Creux : *« Vivre la féerie du plus vieil opéra du monde, écouter une mélodie à perdre la raison, voter pour sa nation préférée lors d'une joute musicale, flotter entre inconscience et imagination couché dans un verger, suivre une voix unique en quête de l'essentiel, découvrir l'arme la plus puissante de l'amour, ressentir l'énergie des sonorités entre ombre et lumière de l'orgue espagnol, expérimenter l'universalité avec Bach... Cette édition anniversaire ose tout ! ».*

En 2018, l'été sera tout aussi enivrant voire enchanteur pour les festivaliers dans les Vosges du Sud, du 13 au 29 juillet 2018.

5 temps forts 2018

Voici les 4 temps forts, avec pour chaque cycle événement, nos raisons de ne manquer AUCUN concert et programme défendu par l'interprète ou l'ensemble invité... :

1



MONTEVERDI : Orfeo par Les Timbres

Vendredi 13 juillet 2018, 21h

commande du festival



Le trio fondateur des **Timbres**, soit : **Yoko Kawakubo**, **Myriam Rignol**, **Julien Wolfs** poursuit une résidence qui a compté déjà nombre de réalisations exemplaires. L'équilibre de la proposition des Timbres (qui d'ailleurs publient en avril

2018, un remarquable cd dédié au génie de François Couperin : les Concerts Royaux), tient à la nature même des programmes et dispositions des concerts choisis : des chefs d'oeuvres connus que l'on redécouvre : tel ORFEO de Monteverdi (1606), sublimé par leur sens de la subtilité réjouissante, articulée, naturelle, expressive... et très habitée. Invention, disposition élocution, passion... tout devrait couler comme une seconde langue, à travers le geste collectif des Timbres. Cet Orfeo, commande du Festival pour ses 25 ans, devrait être un temps fort mémorable dans l'Histoire de Musique et Mémoire. Favola in musica, 5 actes, créée au Palais Ducal de Mantoue, le 24 février 1607, d'après les Métamorphoses d'Ovide, Les Gerogiques de Virgile. Orfeo, fable musicale, n'est pas le premier opéra de l'histoire : il faut plutôt attendre près de

30 ans plus tard, et du même auteur, – mais à Venise, la création en 1642, du Couronnement de Poppée / L'incoronazione di Poppea, véritable drame moderne d'un réalisme sublime, alliant cruauté, vérité, poésie et érotisme. VOIR notre reportage Le Couronnement de Poppée de Monteverdi par Patrice Caurier et Moshe Leiser / présentée par Jean-Paul Davois / Angers Nantes Opéra 2017.

Encore entre deux eaux, celle du magrilisme de la Renaissance et des prémices de la déclamation baroque, – récitar cantando, Orfeo met en scène l'opéra lui-même, c'est à dire la force et la puissance du chant incarné. Même s'il échoue à sauver Eurydice et s'unir à elle (comme chez Wagner, l'élus Lohengrin et Elsa), Orphée, le poète de Thrace montre qu'il est capable d'émouvoir jusqu'au dieu des enfers, Pluton ; l'infléchir et le convaincre par sa peine endeuillée que son chant a sublimé...

distribution :

Ensemble Les Timbres

Orfeo : **Marc Mauillon**, baryton

La Musica, Euridice : Elodie Fonnard, soprano

La Messaggera, Speranza, Proserpina : Luca Mancini, alto

Pastor, Ninfa : Paul-Antoine Bénos, contre-ténor

Appolon, Pastor, Spirito : Nicholas Scott, ténor

Pastor, Spirito : Victor Sicard, baryton

Caronte, Plutone : Lisandro Abadie, basse

Elise Ferrière et Kenichi Mizuuchi, flûte à bec

Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violon

Myriam Rignol, viole de gambe

Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque

Vincent Bernhardt et Julien Wolfs, clavecin et orgue

Emmanuel Ménard, mise en espace / Benoît Colardelle, lumières

17h, répétition publique

Réservation conseillée

20 €, 5 € (réduit), 15 € (adhérents Musique et Mémoire et de la MGEN)

4 autres concerts des Timbres

Samedi 14 juillet, 15 h

Chapelle Saint-Martin et Eglise Saint-Georges de Faucogney

Folianniversaire

25 micro-concerts-surprises pour la 25e édition du festival sur le thème de la Folia

programme en création (commande du festival)

Ensemble Les Timbres

Marc Mauillon, baryton

Elise Ferrière et Kenichi Mizuuchi, flûte à bec

Yoko Kawakubo et Maite Larburu, violon

Myriam Rignol, viole de gambe

Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque

Julien Wolfs, clavecin et orgue

Emmanuel Ménard, comédien

Benoît Colardelle, lumières

Dimanche 15 juillet, 17 h

Eglise Notre-Dame de l'Assomption de Servance

Tournoi musical

Joute instrumentale entre l'Allemagne, l'Angleterre, la France et l'Italie

programme en création (commande du festival)

Ensembles Les Timbres et Harmonia Lenis
Yoko Kawakubo, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Kenichi Mizuuchi, flûtes à bec
Julien Wolfs, orgue et clavecin
Benoît Colardelle, lumières

Mercredi 18 juillet, 17 h 30
Ecomusée du Pays de la Cerise de Fougerolles
Visite, dîner et concert couché
programme en création (commande du festival)

Ensemble Les Timbres
Kenichi Mizuuchi, flûte à bec
Marc Mauillon, baryton
Yoko Kawakubo et Maïte Larburu, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Thibaut Roussel, théorbe et guitare baroque
Julien Wolfs, clavecin
Benoît Colardelle, lumières

Dimanche 22 juillet, 17 h
Eglise Saint Jean-Baptiste de Corravillers
De Hambourg à Nüremberg

Cinquante ans de sonates en trio en Allemagne du Nord
Dietrich Buxtehude, Philipp Heinrich Erlebach, Johann Philipp
Krieger, Johann Sebastian Bach et Georg
Philipp Telemann
Ensemble Les Timbres
Yoko Kawakubo, violon
Myriam Rignol, viole de gambe
Julien Wolfs, orgue et clavecin

Benoît Colardelle, lumières



2 – Plénitude, solitude : le Chant magicien de Marc Mauillon

Vendredi 20 juillet, 21h

Choeur roman de Melisey
Songline, itinéraire monodique
Marc Mauillon, voix
Benoît Colardelle, lumières



DISEUR, ORFEVRE DU VERBE MUSICAL... Son dernier cd, comme soliste, savait rendre hommage au premier bel canto de l'histoire musical, ce « recitar cantando » où le texte et son articulation priment sur toute idée de virtuosité vocale :

d'abord le sens du mot, et le relief comme la nuance du verbe. [Lire notre critique du cd les 2 orphies / Le due Orphei : Caccini / Peri...](#) CLIC de Classiquenews d'avril 2016. Pour Musique et Mémoire 2018, le baryténor **Marc Mauillon** retrouve les défis d'un programme où son chant incarné, expressif est au devant de la scène.

CHANT ET MAGIE ES ABORIGENES AUSTRALIENS. Le spectacle s'inspire du livre Songlines (en français « Le chant des pistes ») de Bruce Chatwin, qui raconte la vibrante expérience de l'auteur à la recherche des itinéraires chantés des aborigènes

australiens; ces itinéraires chantés, véritables cartes permettant de se repérer dans le désert, sont l'héritage des ancêtres du « temps du rêve » car dans la mythologie aborigène tout ce qui existe a dû être chanté pour être créé. Adapté au rythme de la marche, le chant est alors guide et allié dans ce milieu hostile.

Voilà maintenant plus de 25 ans que le chant remplit ce même rôle dans la vie de Marc Mauillon. Le chant exprime et façonne, élève l'esprit et l'âme, guide et inspire, rassure et donne du courage, partage et rassemble... Solo : c'est tout seul, comme ces aborigènes qui partent en « walkabout » que le chanteur a décidé de présenter son itinéraire, comme une initiation qui se doit d'être solitaire. Un bagage minimum, un récital nomade, adaptable et évolutif, avec juste cette ligne de chant pour guide, sans accompagnement.

Une quête d'essentiel, une ascèse qui met en valeur les infinies possibilités de « l'instrument humain ». L'abondance dans la simplicité. La puissance aussi du chant solitaire,

quand il est connecté au monde et à la nature.

LE CHANT, CARTE D'EXPLORATION ET DE DECOUVERTE DU MONDE...

« Songline : le titre a perdu son pluriel et devient personnel : une proposition, une direction, une seule ligne de chant. Monodie. Tout tient dans cette ligne chantée qui se suffit à elle-même et qui crée un monde en soi. L'unique portée sur la partition devient temps et espace et le voici connecté à ses propres ancêtres du « Temps du rêve », ses « ancêtres » musiciens, du VIII^e au XXI^e siècle, avec lesquels le lien est bien vivant et le message, sacré ou profane, toujours vibrant. Il s'incarne dans un corps pensé comme une matière modulable. L'incarnation est humaine, animale, végétale. Ces chants suscitent des variations de densité du corps et créent par ce filtre une émotion. Le corps lui-même devient une cartographie qui entre en résonance avec ce qui l'entoure. ». Nul doute que dans la réverbération naturelle et détaillée pourtant du Choeur roman de Melisey, en écho à la pureté de son architecture minérale, la voix incantatoire, allusive, prophétique de Marc Mauillon saura fusionner le temps, l'espace, ... en une quête de sens essentielle;

Réservation obligatoire

15 €, 5 € (réduit), 12 € (adhérents Musique et Mémoire et de la MGEN)

Songline, Marc Mauillon / 1 CD Son an Ero, décembre 2016

3 – Première année pour les

Traversées Baroques ...



Samedi 21 juillet, 21h

2018 à Musique et Mémoire offre une entrée nouvelle au jeune ensemble bourguignon Les Traversées Baroques

Samedi 21 juillet, 21 h

Eglise de Saint-Barthélemy

Passions et tourments amoureux

Cantates de Barbara Strozzi (1619-1667)

Les Traversées Baroques

Anne Magouët, soprano

Stéphanie Erös , violon

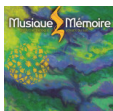
Judith Pacquier, cornet à bouquin

Laurent Stewart, clavecin

Florent Marie, théorbe et luth

Benoît Colardelle, lumières

Muse, chanteuse, compositrice à Venise : **Barbara Strozzi**, une femme au destin exceptionnel...



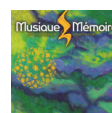
4 – Jean-Charles Ablitzer joue l'orgue ibérique de Grandvillars Jeudi 26 juillet 2018

Musique et Mémoire a su depuis ses début inventer des formes nouvelles de concerts autour de l'orgue. Les Vosges du Sud offrent aujourd'hui une palette large d'orgues historiques, où il est désormais possible de ressusciter la musique pour orgue des XVI^e, XVII^e, XVIII^e, tout en respectant les esthétiques des écoles européennes germaniques, françaises, ibériques à présent grâce à l'activité de l'organiste Jean-Charles Ablitzer dont l'engagement et la passion comme initiateur et interprète est depuis toujours lié à l'aventure de Musique et Mémoire. Dans l'église Saint-Martin de Grandvillars, jeudi 26 juillet à 21h, Jean-Charles Ablitzer en complicité avec le baryton espagnol Josep Cabré, joue l'orgue nouvellement installé à Grandvillars et inauguré au printemps 2018 : les deux interprètes ressuscitent Le Siècle d'Or dans les Espagnes... La splendeur de la ferveur ibérique à l'époque impériale des Habsbourg, s'incarne entre vanité, épure, flamboyance et fulgurance dans l'art de Cabezón (organiste de Charles Quint) et jusqu'aux contrastes sensuels et mystique du fabuleux Cabanilles. Voix et orgue fusionnent en un concert riche en contrastes, comme l'est l'Espagne Baroque, celle qui a aimé Titien, celle qui a permis l'essor inouï de Velazquez.



Œuvres de Francisco de la Torre, Antonio de Cabezón, Manuel Rodrigues Coelho, Sebastian Aguilera de Heredia, Francisco Correa de Arauxo, Joan Prim, Pablo Bruna, Juan Hidalgo, Juan

5 – Vox Luminis



Objectif Jean-Sébastien Bach Vendredi 27, samedi 28 et dimanche 29 juillet 2018



3è résidence de l'ensemble vocal d'une remarquable cohésion sonore : **Vox Luminis** à Musique et Mémoire, le cycle « Toute la lumière de Bach » promet une immersion exceptionnelle à travers Motets, Magnificat, Messe en si mineur. Comment redécouvrir Bach en un geste et

une sonorité réinventés ? [Leur dernier album « Actus](#)

[Tragicus » a été salué par un CLIC de CLASSIQUENEWS, coup de cœur de la Rédaction de CLASSIQUENEWS.](#)



Vendredi 27 juillet, 21 h

Eglise luthérienne d'Héricourt

Motets de Johann Sebastian Bach

Singet dem Herrn ein neues Lied BWV 225

Der Geist hilft unser Schwachheit auf BWV 226

Komm, Jesu, Komm BWV 229

Ich lasse dich nicht BWV Anh.159

Jesu meine Freude BWV 227

Vox Luminis

10 chanteurs et 3 instrumentistes (orgue, basson et viole de gambe)

Les Motets de Johann Sebastian Bach occupent une place de choix au sein du répertoire choral. Composés lors des premières années à Leipzig (1723-1731), les pièces ont d'autant plus de poids à ses yeux qu'elles appartiennent à un genre que sa famille pratique depuis des générations. En tant que cantor à l'Église St Thomas (Director musices), Bach est entre autres chargé de composer pour les funérailles et pour les offices commémoratifs. Or, dans la liturgie luthérienne, c'est au genre du motet que l'on a recours pour ce type de services funèbre. Les Motets de Bach exigent dextérité et virtuosité, la ligne vocale « peut s'y avérer instrumentale ». Bach allie ici habilement tradition et innovation. Il applique d'une part les règles que Josquin Des Prés a fixées au XVI^e siècle si bien que son langage polyphonique se compose d'écriture imitative et de passages en homophonie où les voix chantent simultanément le même texte. Il agrmente d'autre part son écriture de deux pratiques italiennes : l'emploi du double chœur et l'insertion de madrigalismes visant à traduire musicalement certains mots du texte.

De passage à Leipzig en 1789, Mozart ne manquera pas d'être

conquis par la somptuosité de ces pièces qu'il s'empresse d'étudier en détail tant il estime qu'elles sont inspirantes. Les motets de Bach, tout en prolongeant une tradition familiale remarquablement continue et qualitative, expriment le lien viscéral du croyant à Dieu, la contemplation comme le miracle de la dévotion humble et sincère...



Samedi 28 juillet, 21 h

Eglise Saint-Martin de Lure

Magnificat(s)

Johann Pachelbel (1653-1706) : Cantate Jauchzet dem Herrn alle Welt

Johann Kuhnau (1660-1722) : Magnificat

Johann Sebastian Bach : Magnificat BWV 243

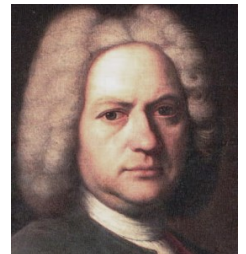
Vox Luminis

31 musiciens

Le premier Noël de Bach à Leipzig fut une grande responsabilité. En sa qualité de nouveau cantor de Saint-Thomas, – l'une des 2 églises dont il devait assurer le service musical, Jean-Sébastien déploie sa musique alors la plus impressionnante. Un fait remarquable, car durant sept mois, il avait écrit et interprété une à deux nouvelle(s) cantate(s) par semaine. Et pour cette fête de Noël, il devait faire ses preuves dans une ville qui, depuis la récente fermeture de sa maison d'opéra, restait sur sa faim en matière de divertissements musicaux. Le Magnificat offre donc un drame majestueux dans une échelle resserrée, du moins dans la dernière version de Bach avec trompettes de cérémonie. Vox Luminis rétablit l'atmosphère de Noël, avec le Magnificat de Kuhnau, une oeuvre que Bach a très probablement dirigée. D'Allemagne du Sud, on entendra également une cantate de Pachelbel, aujourd'hui surtout connu pour son Canon, mais en son temps célèbre pour ses talents d'organiste. Sans chef, Vox Luminis s'immerge totalement dans la musique pour en révéler un océan de nuances et d'intentions passionnées.

17h, Répétition publique

Dimanche 29 juillet, 21 h
Basilique Saint-Pierre de Luxeuil-les-Bains
Messe en si BWV 232
Vox Luminis



10 chanteurs et 20 instrumentistes

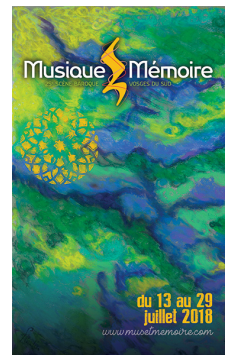
Jamais jouée à l'époque de Bach, sous la forme que

nous lui connaissons actuellement, la Messe en si mineur est une oeuvre emblématique de la musique occidentale sacrée, le testament de toute une vie, celle de Jean-Sébastien Bach. Même dans ses dimensions spectaculaires (associant trompettes éclatantes et chœur en majesté), la partition reste un témoignage d'une puissante et profonde ferveur, exprimant ce qui est au coeur de la piété luthérienne comme catholique, les doutes du croyant, sublimés par la révélation de la grâce divine. Tout le cycle alterne doxologie collective victorieuse, et sentiment d'abandon et de perte, de solitude et d'impuissance, cependant réconforté par la présence ineffable de la miséricorde divine.

L'histoire nous laisse dans l'ombre tant sur l'origine que sur la fonction de l'oeuvre. Bach aurait-il été soucieux de sa vulnérabilité ? Cette compilation puisant dans des ressources antérieures (Bach y recycle de nombreuses partitions précédemment créées dans d'autres contextes) est dotée cependant d'une ingéniosité sans équivoque ; elle semble vouloir donner un aperçu global de tous les styles et techniques, pleinement maîtrisés à l'époque de Bach. Son éclectisme n'empêche pas au final, une cohérence troublante. L'architecture est unique et englobe une voûte et son contraire : l'ancien et le nouveau, l'objectivité grégorienne

dérivée de la psalmodie et la forme baroque la plus contemporaine, les formes libres et les formes carrées, le coeur et le chœur, l'individu et l'humanité, le populaire et le spirituel, les rythmes dansés et les voix angéliques. Résumer le ciel et la terre, voici l'essence même de l'Ordinaire – la partie récurrente que le croyant se doit d'invoquer à l'heure de la messe et que Bach met ici en musique. Même le meilleur de la musique profane y est intégré ; Qui sedes ad dextram Patris réfère à une Gigue, Quoniam tu solus Sanctus à une Polonaise, Crucifixus à une Passacaille, Et resurrexit à une Réjouissance.

Plus on plonge dans l'oeuvre, plus la recherche d'une abstraction universelle semble évidente. Une messe en latin dans un contexte luthérien allemand est en soi un choix ambivalent qui a donné à l'oeuvre un caractère oecuménique. Y aurait-il la volonté de transgresser les convictions individuelles en vue d'un message universel, inscrit dans la musique ? **En offrant la Messe en si de Bach, le 25^e Festival Musique et Mémoire offre pour sa conclusion, « une clôture sur le toit du monde de la création artistique »** . Tous les grands chefs s'y sont frottés, récemment William Christie avec le succès que l'on sait. Lire [notre critique de la Messe en si de Bill Christie](#).





Messe en si de Jean-Sébastien Bach.

Collection éclectique de pièces écrites à différentes périodes de la vie de Jean-Sébastien Bach, la Messe en si nous saisit aujourd'hui par son unité, son exclamation humaine et fervente d'une vérité inépuisable. Bach en achève à la fin des années 1740, les dernières pages alors qu'il est directeur de la musique à Leipzig en

particulier pour l'église de Saint-Thomas. Le raffinement de l'orchestre, le nombre important des solistes du chœur – qui fournit les chanteurs des airs solos et des duos, composent de multiples versions à la fois monumentale et d'une rare éloquence active, d'un caractère plus individuel voire intimiste ; toujours préserver selon les options musicales, l'expressivité d'une foi sereine mais éclatante qui s'agissant de Leipzig, même dans un contexte luthérien orthodoxe, n'hésite pas à utiliser le terme de *Messe* pour les occasions exceptionnelles et les célébrations importantes de l'année. Ainsi, même si la Messe en si que nous connaissons actuellement dans une forme jamais élargie ainsi par Bach, récapitule toute la recherche chorale et instrumentale de Jean-Sébastien, tout au long de sa vie, confronté à la nécessité du décorum, mais plutôt inspiré par la sincérité d'une ferveur surtout individuelle. Outre ses grandes proportions, et sa solennité, la Messe en si rayonne et touche les cœurs, par sa transparence, sa jeunesse vocale, son sens du rebond et du détail, de la nuance et du *scintillement collectif*, à travers son éloquente humanité, son architecture

plus fraternelle que spectaculaire : le sens de tout le cycle s'achevant dans une séquence finale bouleversante, où tout est dit et exprimé par la voix solo de l'alto et du continuo réduit à l'essentiel. Programme événement.

Pour les 25 ans de Musique et Mémoire, nul doute que les voix enchantées, enivrées et si précises et souples de Vox Luminis en proposeront une lecture caractérisée et subtilement incarnée. Concert événement.

17 h > répétition publique

INFOS & RESERVATIONS :

Festival Musique et Mémoire – 25 ans, du 13 au 29 juillet 2018

Informations pratiques

Pour tous renseignements 06 40 87 41 39/

festival@musetmemoire.com

Présentation détaillée sur www.musetmemoire.com

EN DIRECT sur le NET : GYÖRGY VASHEGYI dirige RAMEAU : Les Indes Galantes, dès 19h, depuis le MÜPA, Budapest



EN DIRECT sur le NET : GYÖRGY VASHEGYI dirige RAMEAU : Les Indes Galantes, dès 19h, depuis le MÜPA, Budapest. Le chef hongrois ne cesse de se dédier à l'interprétation du Baroque français du « grand » XVIII^e. Après avoir ressuscité [Isbé de Mondonville](#) dans les mêmes lieux (Concert Hall MÜPA de Budapest, mars 2016), voici ce soir [Les Indes Galantes de Rameau](#) : opéra

ballet d'une fantaisie onirique et sentimentale à couper le souffle, auquel le maestro saura apporter comme dans ses récentes réalisations, acuité expressive, finesse et vitalité rare, attention à l'équilibre sonore comme à l'architecture dramatique des quatre tableaux ou « entrées », de cette partition inclassable (véritable préfiguration avec *Platée*, de la comédie musicale à la française). Pour se faire, le chef réunit autour de lui, des effectifs choraux et surtout orchestraux (l'Orfeo Orchestra, ensemble exceptionnel sur instruments anciens), d'un engagement total.

live web événement, ce soir depuis le MÜPA de Budapest

György Vashegyi : le chef hongrois qui sait allumer le feu ramélien

En réalité, le maestro n'en est pas à son premier défi baroque français : il sait distinguer les nuances d'un Mondonville ou d'un Rameau (modèle entre tous), mais il sait ciseler la langue ramélienne comme peu aujourd'hui, retrouvent ce caractère de fraîcheur juvénile et de jaillissement expressif qui firent les saveurs des lectures pionnières en la matière, celles des Christie, Bruggen, Leonhardt / Harnoncourt... Depuis 2014 qui avait été une année riche en accomplissement sur le thème, c'est à dire l'année Rameau 2014, le chef hongrois nous régale en réussissant des productions de haute tenue, soulignant chez Rameau, cette verve orchestrale, ce goût du timbre, cette élégance racée qui distinguent absolument l'auteur scandaleux d'Hippolyte et Aricie. Sous le masque emperruqué d'un Rameau poudré et galant, – compositeur officiel à la Cour de Louis XV, **György Vashegyi** a su nous montrer sa force de persuasion quand il s'agissait d'exprimer la profondeur et la nostalgie poétique sous l'écriture nerveuse, habile, virtuose de Rameau le grand. Pour l'année Rameau, György Vashegyi avait d'ailleurs piloté avec le même panache inspiré la résurrection des [Fêtes de Polymnie \(cd, paru en février 2015\)](#), une rareté des années fastes – versaillaises du Dijonais ; plus récemment, le maestro



hongrois a aussi joué et enregistré une nouvelle version des [Grands Motets de Mondonville, miracles dramatique et poétique du génie baroque français, né en Provence](#). Voilà qui met en perspective ces Indes Galantes 2018... Live aujourd'hui, dès 19h, en direct du Concert Hall MÜPA de Budapest.

RAMEAU : Les Indes Galantes
par György Vashegyi
version de concert

Bartók Béla National Concert Hall
MÜPA Budapest:

Distribution / Cast:

HÉBÉ/ZIMA : Chantal Santon-Jeffery
ÉMILIE: Katherine Watson
PHANI : Véronique Gens
VALÈRE/CARLOS/DAMON : Reinoud Van Mechelen
OSMAN/ADARIO : Jean-Sébastien Bou
BELLONE/HUASCAR/ALVAR: Thomas Dolié

Purcell Choir & Orfeo Orchestra
(on period instruments / sur instruments anciens)

Concertmaster / premier violon:
Simon Standage

Conductor / direction:
[György Vashegyi](#)

Concert live retransmis sur le lien :

www.mupa.hu/en/media/mupa-live-webcast

aujourd'hui dès 19h

The concert will be live broadcast (sound and picture) on the internet

at (www.mupa.hu/en/media/mupa-live-webcast) from cca. 19:00 CET.

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 23 février 2018. Auber : Le Domino noir. Davin / Hecq et Lesort.

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 23 février 2018. Auber : Le Domino noir. Davin / Hecq et Lesort. On est toujours surpris de constater combien Daniel-François-Esprit Auber (1782-1871) reste si mal connu en France de nos jours, lui qui fut pourtant l'un des compositeurs les plus célébrés en son

temps. A l'instar de Compiègne qui a récemment montée La Sirène, quelques maisons audacieuses revisitent occasionnellement son répertoire composé de pas moins d'une quarantaine d'ouvrages, écrits entre 1823 et 1869. Dans ce contexte, on ne peut que se réjouir du retour de l'un de ses opéras les plus fameux, Le Domino noir (1837), quelques années après la production réussie de Fra Diavolo à l'Opéra-Comique. C'est là à nouveau l'occasion d'une coproduction avec l'Opéra de Liège qui n'oublie pas combien Auber reste un compositeur plus connu en Belgique qu'en France : tous les manuels d'histoire du plat pays rappellent en effet comment une représentation bruxelloise de La Muette de Portici lança la révolution de 1830 et la création de la Belgique – l'ensemble de l'auditoire s'identifiant alors au peuple napolitain en révolte contre les Espagnols.

Avec **Le Domino noir**, on quitte le faste du grand opéra à la française (précisément incarné par La Muette de Portici) pour le confort de l'opéra-comique servi par un très efficace livret de Scribe (lire [notre présentation ici](#)). On retrouve là une histoire qui inspirera plus tard Verdi dans son Bal masqué (1859), mais dont Scribe tire trois tableaux admirablement différenciés, sans doute décisifs dans le succès rencontrés par l'ouvrage. L'action prend ainsi place en trois lieux différents (bal, diner, couvent) sous forme de huis-clos, tout en restant fidèle aux jeux de masque chers à Goldoni, modèle de Scribe. L'équilibre très marqué entre chant et théâtre explique certainement pourquoi Christian Hecq et Valérie Lesort se sont intéressés à cet ouvrage pour leur première mise en scène lyrique. Le comédien Belge Christian Hecq est en effet membre de la Comédie-Française depuis 2008, une institution pour laquelle il a notamment interprété et mis en scène (déjà avec la plasticienne Valérie Lesort) le spectacle Vingt mille lieues sous les mers, plusieurs fois nommé aux Molières en 2016.

D'emblée, la mise en scène joue la carte de la fantaisie

autour d'une scénographie sobre et imposante : une immense horloge sert de séparation entre les quiproquos amoureux incarnés par les principaux protagonistes au premier plan et les superficialités mondaines du bal visibles en arrière-scène. Dès lors que la porte s'ouvre entre les deux mondes, des rythmes technos résonnent pendant les dialogues : c'est là une transposition contemporaine qui fonctionne assez bien, avec forces gags essentiellement visuels qui rappellent souvent l'esprit du Muppet Show.

Une suite de gags qui manque de vision d'ensemble, un plateau plus théâtral que vocal...

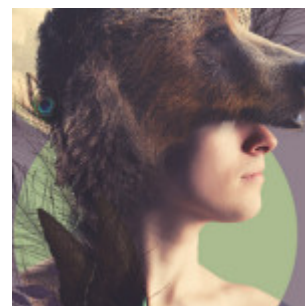


Le tout est parfois un rien redondant, mais on sourit de bon cœur à ces joutes bon enfant, sans pour autant s'esclaffer aux larmes. Le deuxième acte montre un Auber à son meilleur, tandis que la mise en scène bénéficie d'une direction d'acteur plus serrée autour du chœur masculin présent sur les tables rondes pivotantes. Outre la Duègne désopilante de **Marie Lenormand**, on notera la bonne idée du cochon rétif à toute préparation culinaire. Le III s'enlise malheureusement dans les artifices prévisibles autour de deux gargouilles gigotantes ou de deux statues finalement bien vivantes : une idée déjà vue dans la production des Mousquetaires au couvent de Varney donnée à l'Opéra-Comique en 2015. Rien d'étonnant à cela puisque les metteurs en scène se sont notamment associés **Laurent Peduzzi**, habituel collaborateur de Jérôme Deschamps. Au final, cette production fait penser au travail de l'ancien directeur de l'Opéra-Comique, mais sans la maestria dans les enchainements : on a trop souvent l'impression d'assister à une suite de gags qui manque de vision d'ensemble.

Face à cette mise en scène mitigée, le plateau vocal se montre globalement satisfaisant, même si on note une propension à privilégier les capacités théâtrales au détriment du vocal. Ainsi de **la Duègne de Marie Lenormand**, aux accents comiques délicieux mais plus à la peine vocalement, ou encore des seconds rôles du couvent. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage repose tout entier sur le rôle très lourd d'**Angèle**, omniprésente pendant toute l'action. **Anne-Catherine Gillet** s'impose à force de souplesse dans l'émission et d'attention au texte, même si on aimerait, ici et là, davantage de prises de risque. Gageons qu'elle saura gagner en confiance dans les prochaines représentations pour aller plus loin encore dans sa composition. A ses côtés, **Cyrille Dubois (Horace)** nous régale une fois encore de son timbre de velours et de ses phrasés harmonieux, auxquels ne manque qu'une force de projection plus marquante. Tous les autres rôles se montrent vocalement à la hauteur, particulièrement **Laurent Kubla (Gil Perez)** et son impact physique éloquent. On mentionnera aussi **le parfait Juliano de François Rougier** ou encore **le Lord Elford de Laurent Montel** dont les accents british paraissent tout droit sortis d'un album d'Astérix.

Enfin, **Patrick Davin** sait imprimer des tempi qui avancent sans précipitation, tout en restant attentif à chaque inflexion musicale. **L'Orchestre de l'Opéra royal de Wallonie** affiche une bonne qualité d'ensemble, même si on pourra regretter des vents un rien trop discrets et des cordes qui manquent de tranchant. Les chœurs, surtout les hommes, sont plus à la fête par leurs qualités de cohésion et de diction : un régal à chaque intervention !

Compte-rendu, opéra. Liège, Opéra, le 23 février 2018. Auber : Le Domino noir. Anne-Catherine Gillet (Angèle), Cyrille Dubois (Horace), Antoinette Dennefeld (Brigitte), François Rougier (Juliano), Marie Lenormand (Jacinthe), Laurent Kubla (Gil Perez), Sylvia Bergé (Ursule), Laurent Montel (Lord Elford), Benoît Delvaux (Melchior). Orchestre et chœur de l'Opéra royal de Wallonie, Patrick Davin, direction musicale, / mise en scène, Christian Hecq, Valérie Lesort. **A l'affiche de l'Opéra de Liège jusqu'au 3 mars 2018, puis à l'Opéra-Comique de Paris du 26 mars au 5 avril 2018.** Illustrations : © Lorraine Wauters – Opéra Royal de Wallonie-Liège. [LIRE aussi notre présentation du DOMINO NOIR d'AUBER à l'Opéra royal de Wallonie / Liège, puis à l'Opéra Comique à Paris](#)





CENTENAIRE LEONARD BERNSTEIN

2018 (25 août 2018)

DOSSIER BERNSTEIN 2018 : CENTENAIRE LEONARD

BERNSTEIN 2018. Leonard Bernstein (1918 –

1990) fait partie des rares compositeurs capables de diriger les oeuvres d'autres

créateurs. En ce sens, prolongeant

l'engagement du chef Bruno Walter

(également juif), Bernstein le chef défend

et affirme le génie symphonique de Gustav Mahler dont il

permet une juste évaluation des 9 opus orchestraux : piliers

d'un cycle symphonique majeur au XX^e. **Né le 25 août 1918,**

Leonard Bernstein aurait eu 100 ans en août 2018. Baguette

généreuse, passionnée, animée souvent d'une ivresse dansante

proche de la transe, Bernstein a le génie des mélodies et du

rythme : ce qui lui permet de briller dans le genre de la

comédie musicale dont il renouvelle la langue dans les années

1950, alors qu'il est un trentenaire flamboyant qui semble

posséder tous les dons d'un musicien de génie. West Side Story

marque l'excellence d'une inspiration qui semble facile mais

est aussi traversé par un pessimisme sombre et noir (1957). Du

reste la nouvelle estimation de son oeuvre tend à détecter

cette profondeur parfois dépressive dont on pensait qu'il

était totalement étranger. La carrière du maestro enrichit

celle du créateur confronté aux défis des genres : musiques de

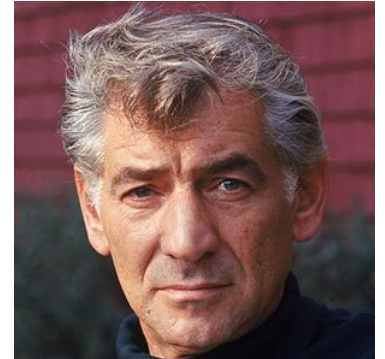
films, musique de scène et opéras, comédies musicales à

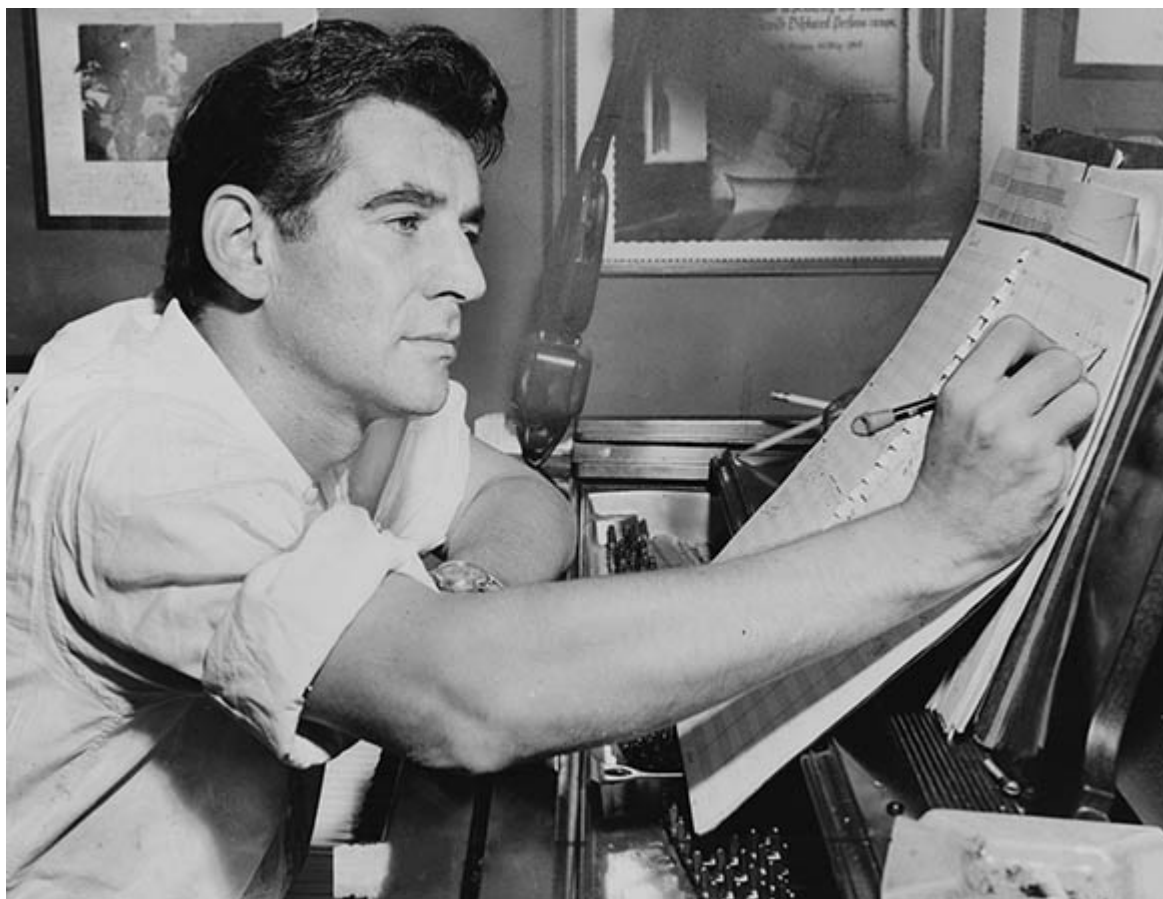
Broadway, musique de chambre, piano, musique chorale et aussi

musique sacrée (dont la fameuse Mass qui est une partition

inclassable, inspirée du blues-gospel dont l'interrogation sur

la forme la relie aux autres oeuvres clés).





LEONARD BERNSTEIN, le centenaire événement / Bernstein jeune se forme à la direction auprès de Fritz Reiner et Koussevitsky (qui n'a jamais compris le génie de compositeur de son protégé, regrettant même qu'il se gâche dans la comédie musicale), et aussi Bruno Walter qu'il remplace au pied levé en 1943, à la tête de l'orchestre qu'il va marquer de son empreinte : le Philharmonique de New York. Il en sera directeur musical de 1958 à 1969. Le musicien est aussi amateur de littérature et de poésie (titulaire d'une chaire de poésie à Harvard). C'est un penseur sensible, d'une rare culture qui lui permet d'inscrire l'acte musical (diriger, composer) dans un questionnement qui favorise l'analyse et la transmission : Bernstein fut un brillant pédagogue, diffusant l'explication du classique à la télé grâce à des cycles d'émissions populaires : *Inside Pop – The Rock Revolution*, documentaires sur les genres pop-rock, produit par la CBS.

Puis en 1973, il présente pour la télévision six conférences, les *Norton Lectures*, depuis l'Université Harvard. Très habitée, ses lectures comme chef convainquent particulièrement au service de Sibelius, Mahler, Beethoven, Brahms, Chostakovitch dont il exprime l'élan organique primordial.

LE MEILLEUR DE L'ANNEE BERNSTEIN EN FRANCE... Tout au long de l'année, classiquenews enrichit ici un dossier complet identifiant les événements de l'année BERNSTEIN en FRANCE : livres, cd et coffrets anniversaires, concerts, productions, nouveaux programmes à ne pas manquer ...

CONCERTS EVENEMENTS Bernstein 2018

LILLE, L'Amour selon Bernstein / Orchestre de Picardie

Jeudi 17 mai 2018, 20h

Lille, Auditorium du Nouveau Siècle

Serenade, Wonderfull Town (extraits), couplés avec

des oeuvres de Gershwin, Copland

Orchestre de Picardie / Arie van Beek (Tai Murray, violon)

[**RESERVEZ**](#)



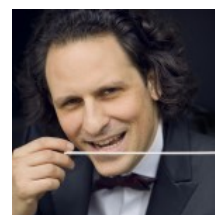
LILLE, MASS de Leonard Bernstein

Vendredi 29 (20h) et Samedi 30 juin 2018 (18h30)

Lille, Nouveau Siècle

Récitant, chœur et ensembles

Orchestre National de Lille



Alexandre Bloch, direction

Pour clore sa saison 2017-2018, l'Orchestre National de Lille

réalise Mass de Bernstein,

oeuvre hors normes, au format instrumental, textuel,

référentiel unique en son genre.

Une partition inclassable à la mesure du génie délirant,

poétique de son auteur...

[**RESERVEZ**](#)

CD, COFFRETS

CD, coffret. **LEONARD BERNSTEIN : THE COMPLETE RECORDINGS ON DEUTSCHE GRAMMOPHON & DECCA.** C'est un monstre devenu sacré parmi les chefs d'orchestre et compositeurs du 20e siècle qui ont indiscutablement compté ; **Leonard Bernstein** a marqué la scène musicale de son temps comme peu d'autres musiciens, en particulier dans la seconde moitié du siècle : il aura contribué comme chef, entre autres à la révélation des symphonies de Gustav Mahler (à la suite de Bruno Walter) ; comme pédagogue inspiré, il sait sensibiliser un très vaste public, dont les jeunes générations, en dirigeant le **Symphony of the Air Orchestra** à la télévision lors de la célèbre série d'émissions **Omnibus**. Ainsi de 1958 à 1972, il présente les Young People's Concerts permettant la compréhension de la musique classique, en particulier symphonique à une très vaste audience... ; comme compositeur, touchant à tous les genres, en particulier à l'écriture lyrique, Bernstein aura en 1957, révolutionné et renouveler considérablement le genre de la comédie musicale, avec une tendresse et un esprit tragique peu communs (*West Side Story*, au souffle légendaire et au succès planétaire)... L'année suivante dès 1958 et jusqu'en 1969, Bernstein acquiert un statut de légende de la baguette en devenant directeur musical du **Philharmonique de New York**. [LIRE notre présentation complète du coffret BERNSTEIN DG / DECCA 2018](#)



Bilan cd BERNSTEIN : [MASS par Nézet-Séguin, The SOUND of LEONARD BERNSTEIN, BERNSTEIN ON BROADWAY... la sélection cd Bernstein 2018 par classiquenews](#)

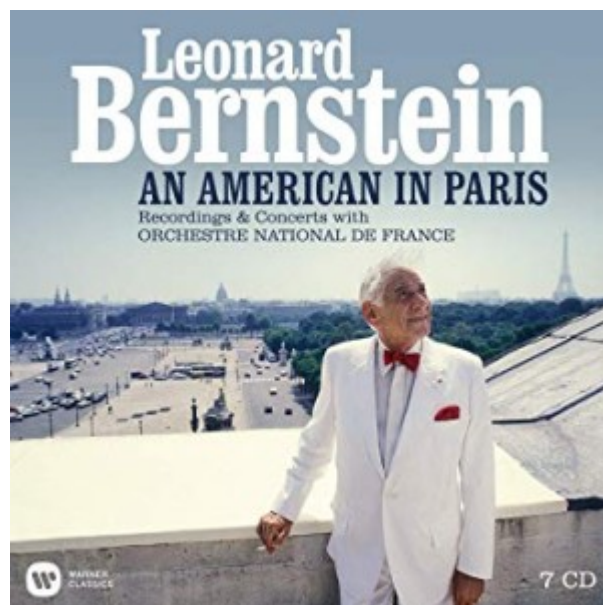
Cd événement, critique.
BERNSTEIN: A quiet place
(Nagano, OSM 2 cd Decca, 2017).

Ce pourrait être tout simplement le premier nouvel enregistrement CHOC de l'année Bernstein 2018 (pour son centenaire), avec certainement MASS (chez DG, édité au début de cette année anniversaire et dirigé par le québécois Yannick Nézet-Séguin). Directeur musical de l'OSM

Orchestre Symphonique de Montreal, **KENT NAGANO** éblouit littéralement dancette version chambriste inédite, première au disque, où scintille l'intelligence du chant dialogué, l'équilibre d'un orchestre complice et suractif mais jamais couvrant, et un plateau superlatif de solistes qui savent dessiner avec beaucoup de finesse comme d'humanité, le profil de chaque protagoniste, dont surtout la famille des proches : Sam le père et ses deux enfants, la fille Dede et Junior le garçon "atypique"... De sorte qu'au début, la mosaïque sociale bruyante et bavarde, devient conversation intime, d'une sincérité déchirante, un théâtre dépouillé ... Parution, juin 2018. CD CLIC de CLASSIQUENEWS de l'été 2018. [EN LIRE +](#)



CD, coffret événement, critique.
LEONARD BERNSTEIN : An American in Paris / ONF, 1975, 1976, 1979 (7 cd WARNER classics). Début juillet 1975 à PARIS, Bernstein revient de Salzbourg (où il a dirigé plusieurs sessions de la spectaculaire 8^e Symphonie de Gustav Mahler)... il retrouve à Paris, les instrumentistes de l'Orchestre National de France, pour un programme Berlioz et



Ravel (dont l'Orchestre parisien fête le centenaire alors) qui est l'affiche du TCE de septembre suivant. L'esprit de camaraderie et la bonhomie fraternelle qui animent le maestro renforcent son empathie avec l'Orchestre français. Une relation qui relève du coup de foudre réciproque et que les 7 cd réédités par Warner dévoilent sans fard : en particulier les cd 5 (répétitions du 6 juillet 1975: Alborada del gracioso, Shéhérazade, Concerto pour piano en sol – avec Bernstein au piano, enfin La Valse / cd 6 : concert au TCE du 20 septembre avec Marilyn Horne dans Shéhérazade, et Boris Belkin pour Tzigane, et en plus des œuvres citées pour les répétitions précédentes, Boléro dont la fièvre quasi transe emporte toute réserve...). Le coffret Warner, ajoute aussi les programmes de 1976... [EN LIRE +](#)

CD, coffret. Présentation,

LEONARD BERNSTEIN : THE COMPLETE RECORDINGS ON DEUTSCHE GRAMMOPHON & DECCA



CD, coffret. LEONARD BERNSTEIN : THE COMPLETE RECORDINGS ON DEUTSCHE GRAMMOPHON & DECCA.

C'est un monstre devenu sacré parmi les chefs d'orchestre et compositeurs du 20^e siècle qui ont indiscutablement compté ;

Leonard Bernstein a marqué la

scène musicale de son temps comme peu d'autres musiciens, en particulier dans la seconde moitié du siècle : il aura contribué comme chef, entre autres à la révélation des symphonies de Gustav Mahler (à la suite de Bruno Walter) ; comme pédagogue inspiré, il sait sensibiliser un très vaste public, dont les jeunes générations, en dirigeant le **Symphony of the Air Orchestra** à la télévision lors de la célèbre série d'émissions **Omnibus** (émission de télévision). Ainsi de 1958 à 1972, il présente les Young People's Concerts permettant la compréhension de la musique classique, en particulier symphonique à une très vaste audience... ; comme compositeur, touchant à tous les genres, en particulier à l'écriture lyrique, Bernstein aura en 1957, révolutionné et renouveler considérablement le genre de la comédie musicale, avec une tendresse et un esprit tragique peu communs (West Side Story, au souffle légendaire et au succès planétaire)... L'année suivante dès 1958 et jusqu'en 1969, Bernstein acquiert un statut de légende de la baguette en devenant directeur musical du **Philharmonique de New York**.

En cette année qui marque le centenaire de sa naissance (le 25 août 2018, car il est né à Lawrence, Massachussetts le 25 août 1918), le label en or, Deutsche Grammophon, lui consacre une intégrale célébrant l'œuvre, l'exploration et le goût inimitable du chef d'orchestre, réunissant tous ses enregistrements pour Deutsche Grammophon et Decca en une



édition limitée et numérotée de 121 cd, 36 dvd et un Blu-ray audio.

Au programme entre autres : Bernstein dirigeant Bernstein, Beethoven, Brahms, Haydn, Mahler, Bruckner, Debussy, Dvorák, Elgar, Copland, Franck, Hindemith, Wagner, Mendelssohn, Mozart, Puccini, Schubert, Schumann, Chostakovitch, Sibelius, Strauss, Stravinsky et Tchaïkovski... L'instinct, la passion, la générosité d'un maestro hors du commun, vrai égal de Karajan, Solti, Abbado, se précise à travers les titres réunis dans ce coffret exceptionnel.



CD, coffret. LEONARD BERNSTEIN : THE COMPLETE RECORDINGS ON DEUTSCHE GRAMMOPHON & DECCA

/ Présentation, analyse, identification des perles d'une édition anniversaire de référence... dans notre prochaine critique complète à venir d'ici le 15 mars 2018 (dans notre grand dossier

BERNSTEIN 2018 – lire notre [annonce du centenaire BERNSTEIN 2018](#)). A suivre.

Sortie : 23 février 2018 • Label : Deutsche Grammophon

VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2018 : le palmarès. Angela Gheorghiu

VICTOIRES DE LA MUSIQUE CLASSIQUE 2018 : le palmarès /

Qui sont les grands vainqueurs de cette soirée médiatique qui met l'accent sur les acteurs du classique à une heure de très large audience télévisuelle ?

Les Victoires de la Musique

classique ont fêté vendredi 23 février 2018 au soir leur 25 ans. Depuis Evian-les-Bains, la cérémonie télévisuelle a célébré plusieurs tempéraments artistiques dont :



GHEORGHIU DIVA TELEGÉNIQUE... La soprano roumaine **Angela Gheorghiu** a reçu une « **Victoire d'honneur** » pour l'ensemble de sa carrière. A croire que le soprano a fini la sienne... Heureusement que non et on l'attend prochainement dans plusieurs rôles prometteurs... CLASSIQUENEWS a été le seul media français à couronner son dernier cd édité fin 2017, dédié au compositeurs d'opéras veristes. [LIRE ici notre critique](#)



[complète du cd d'Angela Gheorghiu « Eternamente » :](https://www.classiquenews.com/cd-critique-angela-gheorghiu-eternamente-1-cd-warner-classics/)

<https://www.classiquenews.com/cd-critique-angela-gheorghiu-eternamente-1-cd-warner-classics/>

Les Victoires de la musique classique comptent six catégories. Voici le palmarès complet pour chacune :

Enregistrements de l'année :

Le disque « Mirages » avec la soprano Sabine Devieilhe, le pianiste Alexandre Tharaud et l'ensemble Les Siècles dirigé par François-Xavier Roth (Erato).

Artiste lyrique

La soprano colorature Sabine Devieilhe.

A ne pas manquer : sa Mélisande dans Pelléas et Mélisande de Claude Debussy, reprise à Tourcoing les 23, 25 et 27 mars 2017 sous la direction de Jean-Claude Malgoire. Production lyrique événement de l'année du centenaire Debussy 2018. [LIRE notre présentation, VOIR notre reportage Pelléas et Mélisande par JC Malgoire, Sabine Devieilhe](https://www.classiquenews.com/tourcoing-jc-malgoire-pelleas-et-melisande/)
/ <https://www.classiquenews.com/tourcoing-jc-malgoire-pelleas-et-melisande/>

Soliste instrumental

Le violoncelliste **Victor Julien-Laferrière**, récent lauréat du Concours Reine Elisabeth 2017. Prochaine critique de sa prestation au Concours, live pendant la finale : Concertos pour violoncelle de Haydn, Brahms, Chostakovtich... à venir sans le mag cd dvd livres de classiquenews

Compositeur

✖ Le compositeur **Karol Beffa** pour *Le bateau ivre*, une oeuvre pour orchestre symphonique. Karol Beffa est aussi écrivain : il vient de publier chez [ALMA : « Diabolus in opéra »](#) ; et auparavant, une biographie de référence dédiée à l'un de ses compositeurs préférés : [Gyorgy LIGETI \(Fayard\)](#)

Révélation soliste instrumental

Le violoncelliste **Bruno Philippe**

Révélation artiste lyrique

La mezzo-soprano **Eva Zaïcik**

[LIRE aussi notre présentation des Victoires de la Musique classique 2018, 25è édition : vendredi 23 février 2018](http://www.classiquenews.com/france-3-25emes-victoires-de-la-musique-classique/)
<http://www.classiquenews.com/france-3-25emes-victoires-de-la-musique-classique/>

AVIGNON : Les Variations Goldberg par B Allard



AVIGNON, CRR. JS BACH : Variations Goldberg, le 18 mars 2018. CLAVIERS VERSATILES... Dans le cadre de sa saison Musicale 2017-2018, le **Festival Musique baroque en Avignon** souligne et stimule la proposition musicale innovante voire audacieuse. Ainsi le geste ample, acrobate de l'instrumentiste **Benjamin Allard**, habile interprète qui dévoile la richesse des Variations Goldberg de Jean-

Sébastien Bach, hier exploré, sublimé au piano par Glenn Gould ou Rosalyn Tureck... Du clavecin à l'orgue, le Français enrichit encore la palette des possibles sonores et expressifs. Abordées en concert dès 2006, les Variations Goldberg sont pour le claveciniste Benjamin Allard une sorte de Graal, jamais épuisé, jamais réellement déchiffré. Leur interprétation requiert humilité et réflexion... face à l'énigme de leur excellence contrapuntique, face à l'un des cycles miraculeux aussi où l'exposition du thème du début, en réapparaissant à la fin de la partition, ne signifie pas la même chose, l'écoute et l'oreille étant riches de l'expérience traversée, parcourue précédemment. Face à un te massif qui se

pose souvent comme une énigme, le claviériste a pris la décision du recul et de l'approfondissement, soit un temps long et une patience acceptée pour en mesurer l'ineffable poésie comme sonder et exprimer l'éloquent mystère. Aujourd'hui, Benjamin Allard poursuit une tournée générale avec pour objectif prochain, un enregistrement discographique.

Les Goldberg ... Variations enchantées de l'orgue au clavecin

« C'est aussi un travail de transcription qui m'a permis de m'en dé-familiariser, condition sine qua non pour faire sonner les Goldberg sur ... un grand orgue typiquement français. Il ne s'agissait donc pas de chercher ce que Bach aurait pu faire sur l'un de ces orgues (allemands), mais de mettre à profit l'abondance orchestrale de couleurs très distinctes, typiques de la facture française, pour exacerber toutes ces oppositions des mains qui sont propres aux Goldberg. Un canon se métamorphosait sans effort en parant des messes de Couperin, d'autres pages résistaient, impliquaient des modifications substantielles. Certaines dimensions de l'écriture qui m'avait échappé passaient au premier plan. L'orgue m'a amené à (re)faire mille choix dont je n'avais même pas conscience et à réviser certains tempos à la baisse. Ce qui m'a en retour inspiré au clavecin, où la tentation de laisser faire la virtuosité au fil d'un enthousiasme brouillon est grande... dans cette œuvre qui ne s'épanouit vraiment qu'avec une parfaite clarté » précise aussi l'interprète, l'un des seuls qui ose jouer les Goldberg, au clavecin et à l'orgue.

Si l'on ne s'étonne plus d'écouter les Variations au piano, le jeune Allard poursuit l'exploration de Bach, en élargissant la palette des découvertes et des trouvailles sonores et expressives sur le grand orgue à la française. Une extension de

la conscience musicale qui profite évidemment à la richesse de son jeu au clavecin.

JS Bach : Variations Goldberg
Benjamin ALARD, clavecin

AVIGNON, Conservatoire à Rayonnement Régional / Auditorium
Mozart



Dimanche 18 mars 2018 , 17h

INFOS & RESERVATIONS:

www.musiquebaroqueenavignon.com

Réservation à la billetterie de l'Opéra Grand Avignon :
Espace Vaucluse Place de l'Horloge Avignon
au téléphone : 04 90 14 26 40

télécopie : 04 90 14 26 43 ou au lien www.operagrandavignon.fr
En co-réalisation avec l'Opéra Grand Avignon

Compte-rendu, concert. Toulouse, le 15 février 2018. Beethoven. Dvorak. Josef Špaček. Orch CapitoLe de Toulouse / Søndergård.



Compte-rendu, concert. Toulouse, le 15 février 2018. Beethoven. Dvorak. Josef Špaček. Orch CapitoLe de Toulouse / Søndergård. Dès les premiers accords de l'extraordinaire ouverture d'Egmond de Beethoven l'émotion domine le concert.

Thomas Søndergård est un jeune chef danois à la direction d'une grande clarté et d'une suprême élégance. Il est bien connu de l'orchestre et du public toulousain. Chaque venue est un grand moment. L'ouverture d'Egmond a valu à Beethoven les compliments de Goethe que l'on connaît plus rétif à la mise en musique de ses poèmes ou de ses pièces. Il est vrai qu'il souffle un vent romantique enfiévré, une ode à l'amour d'une grande tendresse. L'orchestre a su offrir au chef tout ce que sa superbe direction lui demandait et le résultat est un souffle puissant qui laisse le public haletant. Que voilà une très belle entrée en matière.

Concert solaire à Toulouse

L'arrivée en scène du violoniste **Josef Špaček** apporte la même

allure élégante et dès les premières doubles cordes, nous savons que cet interprète sera fascinant. Si l'entrée de l'orchestre a été un peu trop forte et l'équilibre a mis quelques temps à se construire, l'interprétation de ce concerto trop rarement donné a été magnifique. L'entente et surtout la qualité d'écoute ont été magnifiques entre tous les musiciens, le soliste et le chef. La clarté de la direction a rencontré la simplicité et l'évidence du jeu du soliste. La sonorité de Josef Špaček est très agréable, souple, nuancée. Il ne semble pas craindre les nombreux traits redoutables et trouve toujours des phrasés amples. La musicalité est intense et la danse est retrouvée dans la souplesse de son jeu. Le final est un vrai moment ensoleillé en un tempo rapide et des danses populaires d'un grand enthousiasme. L'orchestre a été royal de présence et d'attention aux propositions du soliste. Le public a été convaincu par une interprétation si aboutie face à la qualité de ce concerto trop mal aimé.

Pour finir sur un enthousiasme quasi délirant, nous pouvions compter sur l'entente entre le chef et l'orchestre dans une oeuvre très aimée du public. La quatrième symphonie de Beethoven est moins dramatique que la Cinquième, moins inventive également que la troisième mais l'équilibre qui caractérise sa composition assez classique, est un enchantement. Thomas Søndergård est maître dans la construction comme l'organisation du moindre plan. Tout s'articule à merveille, les tempi sont parfaits et le naturel semble laisser faire les choses toutes seules. L'orchestre du Capitole est tout à son aise et chacun, solistes tout particulièrement, est brillant. Si l'élégance et la beauté sont des qualités évidentes du chef danois, c'est son sourire qui illumine son interprétation.

Thomas Søndergård développe une coopération enthousiasmante avec l'Orchestre du Capitole, le violoniste Josef Špaček est un artiste admirable qui a su être au diapason de cette entente, ils nous ont offert un beau concert et la prise de

conscience de la valeur du concerto de violon de Dvorak.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains, le 15 février 2018. Ludwig van Beethoven (1770-1827) : Ouverture d'Egmont op.84 ; Symphonie n°4 en si bémol majeur op.60 ; Antonin Dvorak (1841-1904) : Concerto pour violon et orchestre en la mineur op.53 ; Josef Špaček, violon ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Thomas Søndergård, direction. Illustration : © A Buchanan

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, Opéra. Le 13 février 2018. ROSSINI : Le Barbier de Séville. Sempey, Talbot, D'Oustrac. Pelly.

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, Opéra. Le 13 février 2018. ROSSINI : Le Barbier de Séville. Sempey, Talbot, D'Oustrac. Pelly. L'œuvre. L'Opéra de Marseille présentait ce désormais célèbre 'Barbier de Séville' de Rossini les 6, 9, 11, 13 et 15 février, une **nouvelle production** dans la **mise en scène de Laurent Pelly**. C'est une histoire espagnole imaginée par un

Français, immortalisée par un Italien en 1816 : Le Barbier de Séville ou La Précaution inutile, écrit par Beaumarchais en 1775, s'inspire de Molière et son École des femmes, qui s'inspire du théâtre espagnol. C'est une pièce prérévolutionnaire. Figaro, même s'il n'est pas encore le rival plébéien du Comte comme dans le futur Mariage de Figaro mais seulement son valet complice, a déjà une importance et une joyeuse impertinence qui lui donnent le premier rôle, le rôle-titre, joli renversement de la hiérarchie sociale : le valet passe devant le maître, le roturier devant le noble.

UN BARBIER RÉGLÉ COMME DU PAPIER À MUSIQUE



La précaution inutile, 'l'inutile precauzione', des sous-titres, c'est celle du tyrannique patriarche, battue en brèche par l'obstination amoureuse du Comte Almaviva, les ruses de Figaro, le triomphe enfin de Rosine sur le barbon jaloux qui la cloître et la convoite : c'est le complot des jeunes, la révolte surtout de la femme contre la loi patriarcale des vieillards détenteurs du pouvoir, révolution des femmes ratée en 1789, frustrées du suffrage universel, et même aujourd'hui pas entièrement aboutie pour ce qui est de l'égalité et de la parité.

Beaumarchais, de retour d'Espagne, en avait fait d'abord une sorte de tonadilla, petite œuvre lyrique espagnole typique, parlée, chantée, dansée, le pendant musical de l'univers joyeux des tapisseries de Goya. L'échec de son espagnolade amena Beaumarchais à en faire la comédie de Figaro qui se mit

en quatre (quatre actes et non cinq, échec de la première mouture) pour plaire.

Le célèbre compositeur Giovanni Paisiello en avait déjà tiré un célèbre opéra, *Il barbiere di Siviglia* en 1782 ; on l'estimait indépassable. Le jeune Rossini s'attaque à gros en défiant ce succès : on le lui fait payer lors de la première en 1816, un échec comme la première version de Beaumarchais. Une cabale s'était liguée contre lui, des incidents fâcheux jalonnèrent la représentation : Manuel García, qui, en bon Espagnol s'accompagnait à la guitare pour la sérénade ou, plutôt, l'aubade du Comte Almaviva pour éveiller Rosine, cassa une corde ; la basse jouant Basile se cassa le nez, du moins saigna d'une chute ; un chat traversa malencontreusement la scène, faisant miauler la salle de rire.

Mais vite, la vivacité, l'inventivité, la virtuosité vertigineuse de cet opéra, son rythme crépitant, pétillant de cadences espagnoles soufflées ou écrites par le grand chanteur et compositeur Manuel García, père des fameuses Malibran et Pauline Viardot, dont on a lieu de croire qu'il participa à cette œuvre rapide (quinze jours), l'imposèrent sans conteste comme le chef-d'œuvre de l'opéra-bouffe.

Réalisation et interprétation

La brillante réalisation de **Laurent Pelly** déréalise le lieu et temps de l'action et il n'est pas sûr qu'un enfant ou un « primo arrivant » à l'opéra, qui découvre l'œuvre, en découvre vraiment le sujet, assujetti à un tel décor imposant, dans son minimalisme presque abstrait, sa maximaliste et écrasante présence : immense feuillet d'une partition, feuille mollement recourbée sur un bord avec des nonchalances d'aile ou de voile prête à l'envol, pour le vol, l'évasion, la fugue, la fuite de l'oiselle en cage, annoncée déjà par le volatile billet doux lancé de la fenêtre. Les lignes de portée seront les grilles, grillages de la prison de Rosine, musique

visuelle qui enserre, enferme, fixe en noir sur blanc, à l'inverse d'une musique qui libère, comme le message, déguisé en air prophétique de l'inutile precauzione, feuille au vent lancée comme un SOS par Rosine, et qu'elle chantera dans sa contrainte et libératoire leçon de chant, champ libre du désir, mise en abîme subtile de la feuille dans le feuillet, du texte dans le texte, de la musique pour les yeux dans la musique pour l'oreille.

Saisissante beauté qui capte l'œil de ce décor de partitions, enroulées, déroulées, en courbes mélodiques, de Pelly. Mais ce ne serait qu'un dire la musique sans la faire (musiciens de l'aubade en blanc et noir telles des notes, amusante trouvaille des pupitres au lieu de fusils brandis par les gardes civiles) n'était-ce que tout, de son travail, au-delà de ce décoratif visuel, est subordonné au rythme musical, mouvements synchrones des personnages, chorégraphies des ensembles : on voit et entend la musique, matérialisée graphiquement quand Figaro transcrit ou dicte la mélodie de l'aubade du Comte.

Dans ce décor et cette mise en scène totale de Pelly, réglée, ou corsetée, au millimètre près, ses costumes noirs sur fond blanc, ou rayés, sont d'un bel effet chromatique. Ils servent au mieux l'esthétique mais pas forcément l'éthique de l'anecdote, de l'intrigue, qu'on ne peut tout de même pas évacuer : que Rosine enlève rageusement sa robe bouffante pour rester en bluffante nuisette après avoir passé le reste du temps en collant et débardeur sportif, n'est guère vraisemblable comme minimum de rempart de la pudeur chez une jeune fille dont un comte demande la main, même si la puritaine Espagne et la stricte Séville en matière d'éducation des femmes sont complètement gommées ici. Sa tenue moderne et sportive, ses agressifs mouvements de karaté, rendent bien invraisemblable qu'une telle pugnace jeune femme d'aujourd'hui se soit laissée enfermer de telle sorte par un faible vieillard. Figaro, dont j'ai montré ailleurs, autrefois, que c'est le pícáro (l'italien garde logiquement l'accent espagnol) le serviteur jeune d'abord de divers maîtres et qui

réussit, par son intelligence, un parcours de vie et parvient socialement (son air d'entrée le déclare), n'arbore pas les signes ostensibles de sa respectabilité et notoriété avec sa tenue de rocker tatoué. Ses descentes des cintres tel un dieu dans une machinerie baroque, affaiblissent, par leur magie surnaturelle, le pouvoir de son esprit, de sa ruse, de ses stratagèmes de simple mortel, victoire de l'homme de l'époque des Lumières lui-même sur toute transcendance.

Mais on reste ébloui par la beauté et la précision de l'ensemble et un jeu d'acteurs admirable eu égard à la difficulté de cette musique de haute virtuosité à chanter ne serait-ce que sur les plans ondulés du cornet de la partition-décor. Rien n'est laissé au hasard, donc, des musiciens débandés de l'aubade, ressaisis par le vrai chef élégant **Mikhaël Piccone** en Fiorello, de l'officier plein d'autorité de **Michel Vaissière** à cet Ambrogio plaisamment ahuri de **Jean-Luc Epitalon**. Le timbre riche, la voix ample d'Annunziata Vestri, son art de conduire sa belle voix, font de Berta une grande âme trahie par l'injustice de la vie. Mal



fagoté, hirsute, **Mirco Palazzi** est un Basile grand teint par la voix, de l'insinuation à la canonnade de la rumeur devenue publique clameur. Remplacé dans d'autres représentations par Pablo Ruiz, l'espagnol **Carlos Chausson**, victime encore d'un refroidissement dont il surmonte magistralement les effets, est un vertigineux Bartolo de volubilité, expressif autant dans son jeu que dans son chant. Avec souvent de jolies nuances et des variations pleines de goût, de l'agilité dans le médium, en Almaviva, **Philippe Talbot** accuse des limites dans l'aigu et sa voix mixte appuyée perd un peu de timbre pour la projection. L'air , généralement coupé (repris pour la Cenerentola) qu'on lui inflige à la fin, est inutile à l'action, impitoyablement long, rhétorique, et éprouvant. Que dire encore de **Stéphanie d'Oustrac** que je n'aie déjà dit ? Du baroque à Poulenc, chaque rôle qu'elle interprète semble définitif, tant vocalement que scéniquement. Fort heureusement, par rapport me semble-t-il à sa consœur du Théâtre des Champs- Élysées, elle baisse un peu le ton de sa combattivité qui rendrait bien improbable sa captivité par un barbon, pour demeurer dans le registre plus vraisemblable et touchant d'une gamine soumise malgré elle à la chape de plomb patriarcale, parfois apeurée, plaintive, victime (et en jouant) mais jamais soumise ni résignée. Tout semble naturel, aisé, même dans les véloces vocalises rossiniennes dont elle semble se jouer. La leçon de chant est une vraie leçon : elle chante ce qui en relève en élève appliquée mais apparemment maladroite, réservant la virtuosité à celle qu'exige ses furtifs apartés avec le faux professeur.



Et Florian Sempey ? Il descend du ciel par le droit arbitraire du metteur en scène : il devrait y remonter, métaphoriquement, par les droits que lui en donnent sa maîtrise et la conquête de ce rôle qu'il fait tellement sien qu'on le dirait

écrit pour lui. Timbre, couleur, agilité, contrôle de la voix, art de la colorature : il a tout, superlativement, une vitesse d'émission vertigineuse dans le redoutable zapateado de la strette de son air d'entrée, le boléro de son air sur sa boutique, toujours exact. Ajoutons une féconde faconde d'acteur qui ne le cède en rien à celle du chanteur et sans doute faut-il rendre encore un hommage au metteur en scène de traiter Figaro non seulement comme le moteur central de la pièce mais, à la façon du gracioso, le valet comique de la comedia baroque espagnole, il fait le lien entre la scène et la salle qu'il prend à témoin, soulignant, neutralisant donc, par une palette de mimiques diverses, les incongruités de l'action, comme celle des amants s'attardant à se dire des mamours quand l'action est à l'urgence de la fuite.

On admirera encore comment Pelly se tire et se joue des redoutables répétitions de phrases de ce type d'ouvrage : les personnages semblent parfois, plus que s'en passer le relais, se les prendre les uns de la bouche des autres.

À la tête de l'Orchestre et du chœur (**Emmanuel Trenque**) de l'Opéra de Marseille, **Roberto Rizzi Brignoli**, donne à l'ouverture une entrée lente, un peu majestueuse, qui nous rappelle bien son origine dramatique (réemploi de celle d'Elisabetta, Regina d'Inghilterra), mais c'est pour mieux construire son crescendo et nous manager ces mélodieux vacarmes de charme qui font l'une des signatures humoristiques de Rossini. Étourdissant.

Compte-rendu, opéra. MARSEILLE, Opéra. Le 13 février 2018.
ROSSINI : Le Barbier de Séville. Sempey, Talbot, D'Oustrac.
Pelly

IL BARBIERE DI SIVIGLIA
Opéra-bouffe en deux actes
de Gioacchino Rossini
Livret de Cesare Sterbini
d'après
Le Barbier de Séville de Beaumarchais

A l'affiche de l'Opéra de Marseille
Les 6, 9, 11, 13 et 15 février 2018
Direction musicale : Roberto RIZZI BRIGNOLI
Assistant direction musicale : Nicolas CHESNEAU
Mise en scène, décors, costumes : Laurent PELLY
Assistant mise en scène : Paul HIGGINS
Scénographe associé : Cléo LAIGRET
Costumier associé : Jean-Jacques DELMOTTE
Lumières : Joël l ADAM / Reprise par Gilles BOTTACCHI

DISTRIBUTION

Rosina : Stéphanie D'OUSTRAC ;
Berta : Annunziata VESTRI
Comte Almaviva : Philippe TALBOT ;
Figaro : Florian SEMPEY ; □Bartolo : Carlos CHAUSSON ;

Basilio : Mirco PALAZZI ; Fiorello Mikhaël PICCONE ;
Officier : Michel VAISSIÈRE ;
Ambroggio : Jean-Luc ÉPITALON
Orchestre et Chœur de l'Opéra de Marseille

Photos Christian Dresse :

1. Pas de deux (Sempey, Talbot) ;
2. Sempey, d'Oustrac ;
3. Figaro descend du ciel.